
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.50420

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

zur Sozialgeschichte von Bildung und Aufklärung bleibt indirekt. Noch dazu sind manche der Mosaiksteine, die hier zusammengetragen werden, doch recht klein ausgefallen.

Indes, wer akribisch ermittelte Details zur Geschichte der Frau im Jahrhundert der Aufklärung und Revolution sucht, findet sie hier. Im Ganzen genommen vermitteln die Aufsätze einen doch wertvollen, weil sorgfältig differenzierenden Einblick in die Spannungslagen weiblichen Daseins im Frankreich des ausgehenden Ancien Régime, in die Diskrepanzen zwischen aufklärerischer Programmatik und aufklärerischer Praxis, destruktiv-progressivem Pathos und sozialem Beharrungsvermögen, in die Widersprüche und Konfrontationen von pädagogischem Reformismus im Dienste der Nation, wie es Fénelon und anderen vorschwebte, geistiger wie sexueller Libertinage und phallokratischen Gesellschaftsutopien, wie sie Restif de la Bretonne und später selbst noch Fourier formulierten.

Zum Zerfall Alteuropas gehört auch die Ablösung der ständischen Aufgabenteilung durch das Prinzip der Freizügigkeit. Ohne diesen langwierigen und schmerzvollen Prozeß ist die im 18. Jh. sich ankündigende und im 19. Jh. zaghaft einsetzende Emanzipation der Frau kaum denkbar. Sie erweist sich somit als Teilphänomen eines umfassenderen Vorganges, der in Ländern wie Frankreich, England und Deutschland Gesellschaft und Staat umzuformen beginnt.⁷ Innerhalb dieses umfassenderen Vorganges läuft die Emanzipation der Frau freilich keineswegs gleichzeitig ab. Soziale und politische Freiheiten, die sich das Bürgertum im Laufe des späten 18. und dann des 19. Jh. erringt, gelten zuerst hauptsächlich für den Mann, den Bürger. Die Bürgerin tritt erst auf den Plan, als die »Epoche der bürgerlichen Nationalstaaten« (Hans Herzfeld) sich bereits ihrem Ende zuneigt.

Ulrich-Christian PALLACH, Erlangen

János RIESZ, Beat Ludwig von Muralt »Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages« und ihre Rezeption, München (Wilhelm Fink Verlag) 1979, 264 p.

Ecrites en français par un auteur dont l'allemand était la langue maternelle, les *Lettres sur les Anglais et les Français* constituent un gibier de choix pour le comparatiste. On s'en est avisé depuis longtemps. Ce mince volume a déjà été souvent scruté, tant pour lui-même que pour l'influence qu'il a exercée. Mais le livre de János Riesz est le premier à n'en étudier que la fortune, ce qui revient à analyser la manière dont les Français ont accepté ou contesté l'image que Muralt leur proposait d'eux-mêmes.

Constatant que les *Lettres* ont été à peu près complètement oubliées pendant la première moitié du XIX^e siècle, l'auteur consacre une première partie à leur redécouverte à la suite d'un article fondamental de Sainte-Beuve. Ce retournement chronologique assez insolite se justifie à ses yeux par la différence fondamentale dans le ton et les préoccupations entre ceux qui ont parlé du livre au XVIII^e siècle, et ceux qui l'ont fait après Sainte-Beuve. Nous est donc d'abord proposée une analyse très détaillée de la fortune critique de Muralt, de 1860 à nos jours. Pour le

⁷ Reichhaltige Literaturverweise bei GRASS, KOSELLECK, Art. Emanzipation, passim. – Der Artikel *Femme* in der *Encyclopédie* gibt für diese Problematik nur dies her, daß in der Frage der Frauenemanzipation offensichtlich in der Reformbereitschaft der Aufklärer und Enzyklopädisten ein Punkt erreicht war, der ein »Bis hierher und nicht weiter« markierte. Der Vf. des Artikels *Femme* beklagt zwar den mangelhaften Zustand der Frauenbildung, kennt aber im übrigen praktisch nur juristische Kategorien, unter denen er seinen Gegenstand abhandelt. Der Abschnitt *Femme* (morale) erinnert in keiner Weise daran, daß es sich um einen Beitrag zur *Encyclopédie* handelt. – Das Stichwort *émancipation de la femme* kommt auch zu seinem Recht, doch hat der Begriff der *Encyclopédie* zufolge nur eine sehr eng begrenzte Bedeutung im französischen *droit coutumier*.

dire en très gros, on a vu en lui, tantôt le Bernois exprimant dans son œuvre sa spécificité suisse, germanique, piétiste, tantôt le cosmopolite, le voyageur, le médiateur entre sociétés différentes. Bref, on a beaucoup exploré l'originalité de ce Bernois écrivant en français, capable, par sa situation singulière, d'adopter sur toute société un point de vue relatif.

A rebrousse-temps, dans une seconde partie, de beaucoup la plus longue, János Riesz s'attache à décrire les réactions suscitées par le livre dès sa parution en 1725, l'écho parfois favorable, plus souvent indigné provoqué par cette description sans complaisance des mœurs des Français. Car on ne s'y est pas trompé: sous l'impartialité affichée, le balancement entre les deux nations, on a vite perçu que la France était au centre des préoccupations de Muralt, une France trop satisfaite d'elle-même, ridiculement fière de son bel esprit et de ses petits-mâîtres. La contre-attaque fut vive, révélant la sensibilité exacerbée des critiques français du premier tiers du siècle, qui n'admettent pas qu'on puisse contester la prééminence intellectuelle et artistique de leur patrie. Anglophilie et cosmopolitisme ne sont pas encore de mode. Les journalistes du *Mercure* ou du *Journal de Trévoux*, l'abbé Desfontaines, auteur d'une fielleuse réplique, ont beau dire qu'est périmé le fameux mot de Bouhours s'interrogeant pour savoir si un Allemand était susceptible d'avoir de l'esprit. Ils vivent encore dans cette sphère d'un nationalisme culturel sans faille ni inquiétude. Il faudra quelque temps pour que les thèmes lancés par Muralt acquièrent droit de cité. Ils y parviendront pourtant et les plus grands écrivains ne dédaigneront pas de les reprendre. János Riesz trouve des traces de lecture et d'influence par exemple dans le *Marivaux* de l'île de la raison, le *Voltaire* des *Lettres philosophiques*, aussi bien que dans l'image que Montesquieu se fait des Français et des Anglais, ou dans le portrait sévère des Parisiens dessiné par Saint-Preux dans ses lettres à Julie.

Le livre fournit donc des témoignages convaincants, d'ailleurs déjà connus, de la lecture que le XVIII^e siècle a faite des *Lettres* de Muralt. Les intentions de l'auteur s'en trouvent indirectement éclairées. Il s'agit bien d'un livre sur la France, où l'Angleterre n'est qu'un prétexte à comparaisons peu flattées. En définitive, d'un ouvrage de politique intérieure, à l'usage des Suisses pour les mettre en garde contre leur trop séduisante voisine. Mais on s'étonne, surtout de la part d'un comparatiste, d'entendre définir cette interprétation comme la « lecture correcte » de l'œuvre, c'est-à-dire en fait, malgré quelques nuances, la seule vraie (cf. p. 45 et la conclusion), comme si ce genre d'étude ne devait pas s'interdire, en préalable, de juger des interprétations selon le critère vrai/faux. Dans le même sens, il aurait pu paraître de bonne méthode de renoncer à fournir ses propres interprétations sur l'œuvre, ce qui revient implicitement à dévaloriser les autres, ou à ne les admettre que pour autant qu'elles corroborent les siennes. On ne peut être tout à la fois juge et partie.

On pourra trouver d'ailleurs que la méthode adoptée suit les voies d'un comparatisme quelque peu dépassé en s'en tenant strictement à une étude d'influences. Or, assez vite, il paraît clair que celle de Muralt se dilue dans un courant plus vaste qu'il a pu contribuer à créer, mais qui l'a plus ou moins oublié. Ce qui était distinct à l'origine se perd dans le lieu commun. Or, même si l'auteur s'en garde explicitement, la démarche adoptée revient à faire de Muralt le père fondateur d'une certaine anglophilie et, à l'inverse, d'un regard critique sur la nation française. L'œuvre reste tout de même un peu mince pour le rôle qu'on entend lui faire jouer.

La lecture achevée, on en vient à se demander si le sujet contenait bien la matière d'un livre, tant les analyses sont détaillées jusqu'au délayage. Il ne nous est pas fait grâce du moindre compte rendu d'une étude moderne, ce qui paraît excessif. Et les reprises abondent, voire les morceaux hors texte, comme une bonne partie de l'introduction. Néanmoins l'ouvrage de János Riesz sera utile pour une meilleure connaissance, non seulement des *Lettres* de Muralt et de leur réception, mais aussi de l'image de la France au XVIII^e siècle, dans le miroir de ses représentations, d'abord triomphante dans son splendide et orgueilleux isolement, puis contestée, minée de l'intérieur par les meilleurs de ses enfants qui vont chercher ailleurs des modèles qu'elle ne peut plus leur donner. L'ouvrage de Muralt, outre ses qualités intrinsèques, arrivait donc à son

heure, et son succès, de scandale pour une part, prouvait qu'il touchait un point sensible. Comme il nous est ici suggéré, les Lettres sont bien ein Vorklang der Aufklärung.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Suzanne PILLORGET, Claude-Henri Feydeau de Marville, Lieutenant général de police de Paris, 1740–1747. Suivi d'un choix de lettres inédites, Paris (Editions Pedone) 1978, 8°, 269 S.

Über das in seiner Bedeutung einem Ministerium gleichkommende Amt des Generalleutnants der Pariser Polizei im alten Frankreich ist schon viel Allgemeines und teilweise Populäres geschrieben worden (u. a. P. Clément, 1866; M. Chassigne, 1906; L. Thuillat, 1930; M. de Sars, 1948; J. Saint-Germain, 1962/65), ohne daß die Sozialstruktur seiner Inhaber, seine fluktuierenden Kompetenzen und Funktionen bisher in ihrer ganzen Komplexität erforscht sind. Zu dieser notwendigen Grundlagenarbeit leistet das aus einer über tausendseitigen thèse de 3^e cycle (Universität Paris-IV, 1972) hervorgegangene neue Buch von Suzanne Pillorget, die sich durch zahlreiche Veröffentlichungen zum französischen Ancien Régime längst einen Namen gemacht hat, einen wichtigen Beitrag. Die Untersuchung geht aus von den reichen in der Bibliothèque historique de la ville de Paris entdeckten Handschriften des Polizeileutnants Feydeau de Marville, die dessen früherem Herausgeber entgangen waren,¹ zieht zu ihrer Auswertung aber eine Fülle weiterer, meist archivalischer Quellen heran.

Mit Hilfe vor allem von Notariatsakten (Minutier central) gelingt der Verfasserin zunächst eine sozio-ökonomische Analyse du Lieutenant général de police und seiner Familie, deren Akribie und bestechende Klarheit den Einfluß der ›Schule‹ von R. Mousnier verraten. Nachkomme einerseits von bewegliches Kapital bevorzugenden Pariser Finanzbeamten, andererseits von mehr grundbesitzorientierten königlichen Richtern aus der Provinz (Blois), die beide in der ersten Hälfte des 17. Jh. über Ämterkauf in den Erbadel eingedrungen waren und dies wenig zurückliegende ›anoblissement‹ bald leugneten, erklimmt er rasch die Stufen des klassischen Cursus honorum: mit 21 Jahren *conseiller* am Pariser Parlament, mit 31 *Maître des requêtes*, mit 33 Vorsitzender im Grand Conseil. Als er 1740 seinem Schwiegervater René Hérault de Fontaine als Pariser Polizeileutnant nachfolgte, engte die zum Kauf des Amtes aufzubringende Summe von 150 000 l. seinen finanziellen Spielraum so stark ein, daß er den Generalkontrollleur u. a. nicht ohne Erfolg mit Bitten um zusätzliche einträgliche Posten überhäufte, sobald irgendwo eine Vakanz eingetreten war. Aber was er – im Sinne der damaligen Oberschicht – als ›äußerst dürftige Vermögensverhältnisse‹ bezeichnete (›ma fortune, qui est des plus médiocres‹, zit. S. 48), gestattete der kinderlosen Familie, sich nicht weniger als fünf ständige Bedienstete zu halten (Maître d'Hôtel, Kutscher, Zimmerfrau, Lakai u. Koch), und belief sich um 1787 auf fast 700 000 l., die durchaus in der Tradition der ›bourgeoisie d'Ancien Régime‹ angelegt waren (49% in Grundbesitz, nur 19% in beweglichem Kapital); und seine jährlichen Einkünfte von 70 000 l., die er fast zur Hälfte aus seinen Posten in zahlreichen *bureaux* der Regierung bezog, hätten genügt, 1051 Personen ein Jahr lang mit Weißbrot zu versorgen. Daß in seiner Privatbibliothek von 4633 Bänden u. a. die wichtigsten Journale des 18. Jh. und die Erstausgabe der Diderotschen Encyclopédie standen, weist ihn noch nicht als Aufklärer aus. Doch bleiben seine persönlichen Überzeugungen weitgehend im Dunkeln und von seinen Ämtern verdeckt.

Neben dieser sozialhistorischen Untersuchung steht etwas unvermittelt eine mit bewun-

¹ Lettres de M. de MARVILLE, Lieutenant général de police de Paris, au Ministre Maurepas 1742–1747, publiées d'après les originaux par Arthur de BOISLISLE, vol. 1–3, Paris 1896–1905.